

La parole des mécontents

Depuis quelques décennies, les mots de liberté, de droits, de démocratie, de dictature, de république avaient connu le sort réservé aux héritages culturels. Ils appartenait aux langues spéciales ; les politiciens professionnels en ornaient leurs discours ; les philosophes les commentaient. Mais les journalistes prenaient des pincettes pour les manier, craignant d'être taxés de pédantisme. C'est qu'on n'en faisait pas usage dans la vie courante. Durant le quinquennat 2017-2022, tout changea : les mots anciens sont revenus en force. Pour ne citer qu'un seul exemple, les samedis ont accueilli, depuis 2018, des défilés où ces vocables se lisent sur des pancartes et résonnent aux oreilles.

Simultanément, les observateurs notent la fréquence des passages à l'acte dans l'espace public. Insultes, coups de poing, coups de

couteau, appartient désormais à la norme sociale. Quand on cherche le principe d'unité qui rassemblerait ces montées de passion, on peine à le trouver du côté des motifs. Ceux-ci varient ; du conflit de voisinage au coût de la vie, de la vitesse sur route aux vaccinations ou aux retraites, des querelles de mots au réchauffement climatique, du plus frivole au plus sérieux, on a le sentiment qu'ils pourraient varier à l'infini, sans que varie le maximalisme des mots d'ordre. On est tenté de reprendre une formule ancienne : ce qui manque le moins en France, ce sont les sujets de mécontentement. Admettons donc un instant que le principe d'unité se ramène à la donnée la plus simple : le mécontentement.

Tant qu'on s'en tient là, on en reste à la platitude. Puisqu'aucune décision ne peut satisfaire tout le monde, toute décision fait des mécontents ; du plus haut sommet de l'État au plus bas de la vie quotidienne, le décideur en fera les frais. On ne sort pas de cette platitude en se bornant à constater qu'un moment vient toujours où le mécontentement s'exprime. Il prendra pour cibles l'auteur, direct ou indirect, de la décision, mais aussi les bénéficiaires supposés de celle-ci. Peu importe que ces

bénéficiaires soient légitimes, peu importe la réalité effective de leur bénéfice, ils s'attirent une rancune tenace. Puisque toute décision divise, puisque, dans une société de plus en plus normée et sous une gouvernance de plus en plus administrative, les décisions ne cessent de tomber, le mécontentement ne peut que renaître à tout instant, se nourrissant de lui-même. Emporté par sa force d'inertie, il se projette en rancunes.

Mécontentement et rancune de tous contre tous, voilà qui décrit assez bien l'humeur des Français. Les décideurs n'ignorent pas la situation, puisque, d'un commun accord, on les en tient pour responsables. Aussi se sont-ils forgé quelques maximes : une décision qu'on ne prend pas vaut toujours mieux que n'importe quelle décision qu'on prendrait ; les bénéfices qu'on retire d'une promesse ne durent qu'aussi longtemps qu'on parvient à ne pas la tenir ; il ne faut jamais souiller, par une mise en pratique, la pureté de ses intentions. Si le manuel reste à écrire, il a, depuis longtemps, fait école.

Le problème proprement politique se situe pourtant ailleurs : il arrive, malgré la multiplication des affrontements et des clameurs, que des paroles articulées se fassent entendre.

D'où vient qu'en exprimant leurs refus de ce qui est, les protestataires en viennent à se réclamer de la liberté, à juger que leurs droits sont bafoués, à proclamer qu'à travers eux, la démocratie elle-même est mise en danger?

Il y a quelque chose de touchant dans cette fidélité à une thématique venue des plus anciennes luttes populaires. La petite bourgeoisie intellectuelle ne manque pas de s'y montrer sensible. Car enfin, s'écrie-t-elle, ne doit-on pas reconnaître là la force toujours vivante d'un passé révolutionnaire? Elle s'en attribue le mérite; volontiers immodeste, sous ses dehors égalitaires, elle se félicite que, grâce à elle, des esprits qu'elle tient pour simples conservent tant de souvenirs de l'histoire nationale. Mouvement des Gilets jaunes, manifestations contre le passe sanitaire suscitent en elle une immédiate sympathie. Elle se reconnaît en eux telle qu'elle croit qu'elle devrait être et telle qu'elle s'imagine avoir été. Couche sociale physiologiquement et mentalement vieillissante, elle se sent rajeunir devant ces rassemblements. À quoi bon les examiner de plus près, se demande-t-elle? À quoi bon relever les détails qui fâchent?